

Faire l'amour et faire son cinéma

The Dreamers

André Lavoie

Volume 22, Number 2, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26086ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, A. (2004). Review of [Faire l'amour et faire son cinéma / *The Dreamers*]. *Ciné-Bulles*, 22(2), 6–7.

Faire l'amour

PAR ANDRÉ LAVOIE

et faire son cinéma

« Qui est Henri Langlois? » Si le général de Gaulle n'avait pas posé cette question à son ministre de la Culture, André Malraux, Mai 68 aurait sûrement trouvé sa place dans l'Histoire mais sous un autre vocable et aurait pris naissance devant un autre lieu que celui du palais de Chaillot, là où loge la Cinémathèque française. Le Général ignorait qui était le père de toute une génération de cinéphiles, de critiques et de réalisateurs. Lorsqu'il eut vent de la désorganisation légendaire du directeur, célèbre ou pas, il pria Malraux de montrer la sortie à Langlois. À Saint-Germain-des-Prés comme dans le monde entier, on n'entendait pas les choses de la même façon, considérant Langlois comme un mentor, voire comme un père : « l'affaire Langlois » a mis le feu aux poudres et provoqué plus tard la paralysie politique et sociale de la France.

et allait bientôt toucher le fond en compagnie de Paul, incarné par un Marlon Brando lui-même sur la pente descendante...

Dans la géographie imaginaire de Bertolucci, Paris représente la capitale des plaisirs interdits, une enclave dorée pour l'expression des fantasmes inavoués. N'est-ce pas dans **Le Conformiste** que le personnage de Jean-Louis Trintignant découvre à Paris son homosexualité, loin de l'Italie étouffante de Mussolini? Et ce n'est ni à New York ni à San Francisco que Paul décide d'aller jusqu'au bout de sa bestialité machiste, entraînant dans son sillage une femme elle-même en proie à la folie.

Ses personnages ont besoin d'une bonne dose d'exotisme pour retrouver un semblant d'équilibre. Une Américaine se réfugie au fin fond du désert du Sahara, (**The Sheltering Sky**); un pianiste anglais cloîtré dans un vaste appartement de Rome s'éprend d'une séduisante Africaine (**Besieged**); des Européens désabusés en vacances dans la campagne italienne salivent tous devant une ingénue américaine (**Stealing Beauty**). Il est alors possible d'imaginer la perplexité d'un étudiant naïf, originaire de San Diego, débarquant dans le bouillonnant Paris de 1968, lui dont la principale activité consiste à squatter la Cinémathèque tandis que sa seule excentricité se résume à pisser dans le lavabo de sa minuscule chambre d'hôtel. C'est alors que la « Vieille Europe » et sa perversité légendaire (?) entre en scène, secouant un Américain puritain qui ne demande pas mieux que de voir la vie autrement qu'en cinémascope. Car pour l'heure, Matthew (Michael Pitt) n'en est encore qu'à l'émerveillement : « *The first time I ever laid eyes on the Cinémathèque française I thought — only the French. Only the French would house a cinema inside a palace.* »

Le « palace », la rue et la chambre à coucher : trois lieux symboliques dans **The Dreamers** incarnant trois utopies, d'ordre cinématographique, politique et sexuel, et qui seraient,



Michael Pitt, Louis Garrel et Eva Green dans *The Dreamers*

Cette étincelle révolutionnaire, le cinéaste italien Bernardo Bertolucci l'évoque d'amusante façon dans **The Dreamers**, l'adaptation d'un roman de l'écrivain écossais Gilbert Adair, **The Holy Innocents**. Par un habile jeu de montage où les acteurs de cet événement deviennent tout simplement acteurs, il intercale des images d'actualités montrant un jeune Jean-Pierre Léaud enflammé et d'autres, du même Léaud vieillissant d'aujourd'hui, reproduisant les mêmes gestes et les mêmes incantations devant une foule de protestataires survoltés. Rappel historique, la présence du double cinématographique de François Truffaut se veut également un joli clin d'œil à ce même Léaud qui fut aussi ce jeune cinéaste idéaliste du **Dernier Tango à Paris**, ignorant que Jeanne (Maria Schneider), sa future femme, s'envoyait en l'air

The Dreamers

selon Bertolucci, à la base de l'effervescence révolutionnaire de Mai 68. Isabelle (Eva Green, la fille de l'actrice Marlène Jobert) et Théo (Louis Garrel, le fils du réalisateur Philippe Garrel), deux enfants terribles à la Cocteau, se veulent des incarnations vivantes de ces slogans destinés à changer le monde. Devant un Matthew subjugué par leur association symbiotique et une attitude d'apparence ouverte à l'égard de la sexualité, ces jumeaux s'érigent en « purs », filtrant tous les événements de leur existence à travers les films qu'ils ont vus et revus. Isabelle proclame même être née en 1959, l'année de la sortie d'**À bout de souffle** de Jean-Luc Godard, en se donnant des airs de Jean Seberg avec sous le bras ses exemplaires du **New York Herald Tribune**.

Ce n'est ni la première ni la dernière référence cinématographique à tapisser le 22^e film de Bertolucci, véritable catalogue du cinéma américain et européen des années 1930 aux années 1960 où défilent figures emblématiques (Greta Garbo, Marlene Dietrich), contrepoints sonores (musique des **400 Coups** de Truffaut) ainsi que d'amusantes reconstitutions (la course dans une salle du Louvre tirée de **Bande à part** de Godard). Mais tout cet étalage de prétentions cinéphiliques, mâtinées de considérations politiques, camoufle les véritables obsessions de ces jeunes en liberté non surveillée. Dans cet appartement aux *corridors infinis* que les parents des jumeaux ont déserté pour les vacances, chaque pièce se transforme en chapitre de l'évolution sexuelle des protagonistes, qui tentent de réinventer les règles du ménage à trois.

Tâche ardue s'il en est une, mais il faut compter sur Bertolucci pour quelques petites idées scabreuses, même si au chapitre de la « porno grand public », le cinéaste n'affiche plus la témérité d'antan. On peut ainsi admirer Isabelle jouer à l'effeuilleuse avec *La Mer* de Charles Trenet en fond sonore, ou perdre sa virginité — une révélation autant pour Matthew que pour le spectateur... — sur le plancher de la cuisine. Sanctionné pour ne pas avoir deviné que sa sœur imitait, par ailleurs fort mal, Dietrich sortant de son costume de gorille dans **Blonde Venus**, Théo doit se masturber devant une photo défraîchie de la star... et en présence de ses deux « camarades ». On doit comprendre que tous ces rituels se déroulent pendant que Paris vit à l'heure des cocktails Molotov. Cela n'empêche pas Isabelle et Théo de se prendre pour des révolutionnaires d'un genre bien connu : ceux prêts à défendre la classe ouvrière pourvu qu'ils jouissent (le mot n'est pas trop fort...) de tous leurs privilèges...



The Dreamers
de Bernardo Bertolucci

Tout comme Paul décidant de rompre le pacte de l'anonymat en se rendant chez Jeanne pour lever le voile sur son univers bourgeois, Matthew fait de même en pénétrant dans la chambre d'Isabelle, frappé d'interdit. Véritable musée de la petite fille modèle, la pièce offre un curieux décalage avec celle qui s'enchaînait aux portes de la Cinémathèque... Cette révélation est à l'image même d'un film d'une grande beauté plastique, soutenu par une bande sonore ayant tout pour séduire les nostalgiques mais qui, comme ses personnages, refuse de mettre le nez dehors par crainte d'exposer au grand jour ses contradictions, sa lâcheté.

Car il y a finalement peu d'ironie dans le regard que pose Bertolucci sur ces révolutionnaires de salon, qui s'installent d'ailleurs, peu avant la fin de leur bordel nouveau genre, sous une tente de fortune dans l'une des pièces chic de l'appartement... Isabelle et Théo, avec leur arrogance typiquement parisienne, ont décidé de compléter l'éducation sentimentale d'un Yankee ayant encore la couche aux fesses : rarement remettent-ils en question leurs contradictions bourgeoises, où piquer une bouteille de Bordeaux dans la cave à vin de papa s'avère le summum de la sédition.

En plus du célèbre « Sous les pavés, la plage », on scandait : « Plus je fais la révolution, plus j'ai envie de faire l'amour. Plus je fais l'amour, plus j'ai envie de faire la révolution. » Les personnages de **The Dreamers**, eux, préférèrent s'adonner à la masturbation intellectuelle : difficile dans ces conditions de brandir une pancarte, encore moins de faire la révolution... ■

The Dreamers

35 mm / coul. / 114 min /
2003 / fict. / France-
Grande-Bretagne-Italie-
États-Unis

Réal. : Bernardo Bertolucci
Scén. : Gilbert Adair

d'après son roman

The Holy Innocents

Image : Fabio Cianchetti

Mont. : Jacopo Quadri

Prod. : Jeremy Thomas

Dist. : 20th Century Fox

Int. : Michael Pitt, Eva
Green, Louis Garrel, Robin
Renucci, Anna Chancellor